

Migration politique, migration économique : une lecture systémique du processus d'intégration des familles migrantes

Political and Economical Migration: A Systemic Look at the Integration Process of Migrant Families

Jorge Barudy

Volume 17, numéro 2, automne 1992

Communautés culturelles et santé mentale

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/502070ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/502070ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Barudy, J. (1992). Migration politique, migration économique : une lecture systémique du processus d'intégration des familles migrantes. *Santé mentale au Québec*, 17(2), 47–70. <https://doi.org/10.7202/502070ar>

Résumé de l'article

Dans cet article, l'auteur tente d'établir des liens entre la famille, le système socio-culturel, et la migration, processus qui implique un déplacement significatif dans l'espace d'un ou plusieurs systèmes vivants. Les concepts de famille et de migration sont couplés pour présenter des modèles explicatifs du fonctionnement et des modalités adaptatives des familles en processus de migration. L'auteur écrit à partir de sa pratique d'observateur, comme un être vivant, producteur de langage, qui essaie de générer une sorte de dialogue autour d'un thème qui l'a fortement perturbé dans sa phénoménologie individuelle, familiale et sociale.



Migration politique, migration économique: une lecture systémique du processus d'intégration des familles migrantes

Jorge Barudy*

Dans cet article, l'auteur tente d'établir des liens entre la famille, le système socio-culturel, et la migration, processus qui implique un déplacement significatif dans l'espace d'un ou plusieurs systèmes vivants. Les concepts de famille et de migration sont couplés pour présenter des modèles explicatifs du fonctionnement et des modalités adaptatives des familles en processus de migration. L'auteur écrit à partir de sa pratique d'observateur, comme un être vivant, producteur de langage, qui essaie de générer une sorte de dialogue autour d'un thème qui l'a fortement perturbé dans sa phénoménologie individuelle, familiale et sociale.

En effet, les événements politiques de septembre 1973 dans mon pays d'origine, le Chili, m'ont poussé, moi et ma famille nucléaire, à m'exiler en Belgique. À partir de ce moment, nous avons dû intégrer dans notre identité familiale l'attribut d'être aussi une famille migrante. Nous avons dû, pendant des années, consacrer une partie importante de notre énergie et de nos comportements d'une part à **é-migrer** (dans le réel et dans le symbolique) de notre terre, le Chili, et d'autre part, à **im-migrer** en Belgique, notre pays d'accueil.

Ma participation à la création et à l'animation, avec d'autres exilés latino-américains et de nationaux belges, d'un Programme de Santé mentale destiné aux réfugiés politiques et aux victimes de la torture (Barudy, 1984) est sans doute une des conséquences de ma recherche d'un équilibre adaptatif à mon exil. De même, ma participation à un Programme destiné à la

* Psychiatre et thérapeute familial. Formateur dans le groupe de formation et de recherche en approche systémique et thérapie familiale à la Faculté de Médecine de l'Université Catholique de Louvain — Directeur d'EXIL, Centre Médico-Psychosocial belge pour réfugiés politiques et victimes de torture.
Psychiatre de l'Équipe SOS Enfants-Famille, Cliniques Universitaires St-Luc — Bruxelles

prévention des troubles d'adaptation (spécialement la violence familiale) des familles de travailleurs immigrés du quartier Nord de Bruxelles correspond au même processus (Barudy, 1989).

Mon intérêt pour le problème de la migration et de la violence est devenu une question de survie personnelle. Je tiens à le souligner car tout ce que je vais écrire par rapport aux familles migrantes et à leurs processus adaptatifs correspond à mes expériences et perceptions, que j'ai organisées dans des systèmes explicatifs pour les partager, à travers mon langage, avec d'autres humains. Dans la mesure où ces expériences deviennent des expériences réfléchies avec d'autres et acceptées consensuellement à travers le dialogue, elles deviennent des théories et des modèles d'action «subjectivement scientifiques» ou, selon Maturana, «ils sont objectifs entre parenthèses» (Maturana, 1988).

Système familial en crise, processus migratoire

La famille en tant que système bio-psycho-socio-culturel

Les unités qui composent une famille sont des êtres vivants, et la famille, en tant qu'unité composite, est un organisme vivant. Ici, la famille migrante sera considérée d'abord dans sa dimension biologique, comme un système vivant composite, défini, selon Maturana, par son organisation autopoïétique (Maturana, 1988). En d'autres mots, la finalité biologique d'une famille est de se produire, se maintenir et se reproduire en tant que famille. Si les relations changent de façon telle que la famille ne peut plus accomplir cette finalité, ce n'est plus une famille. Donc une partie importante de l'énergie et des ressources d'une famille sera consacrée à se maintenir et à se reproduire en tant qu'organisme.

En même temps, une famille est un système social, c'est-à-dire formé par des membres qui établissent «des coordinations conductuelles», interagissant les uns avec les autres suivant une configuration d'actions coordonnées et récurrentes qui, pour un observateur, correspondent au fonctionnement d'une famille (Maturana, 1988).

Ainsi, si un observateur veut distinguer une famille des autres groupes humains, il pourrait le faire en observant un ensemble d'adultes et d'enfants liés par des comportements destinés, les uns, à assurer et protéger la vie et la croissance de tous les membres, et les autres, à assurer la continuité de l'espèce. On pourrait observer des échanges qui, à un niveau sémantique, peuvent être décrits comme des actions destinées à soigner les petits, des comportements destinés à se procurer et à distribuer la nourriture à tous les membres, des actions pour assurer une appartenance de couple, des comportements reproductifs, etc...

La famille en tant que système langagier et culturel

D'autre part, chaque famille porte dans sa valise une culture, qui lui est propre tout en appartenant à une culture plus large. Cette appartenance est quelque chose de vital pour elle, dans le sens de se maintenir et de se sentir une famille. Nous pouvons aborder la notion de culture à deux niveaux. Le premier considère la culture comme un ensemble de «configurations conductuelles qui restent stables à travers les générations»; dans ce cas, nous parlons de conduites culturelles (Maturana et Varela, 1984). Le second, c'est la culture en tant qu'ensemble de discours et récits qui découle de l'émergence du langage dans le processus évolutif des êtres vivants¹.

D'après le modèle emprunté à Maturana, la singularité des êtres humains est leur capacité langagière, c'est-à-dire la capacité de produire des descriptions sémantiques des phénomènes sociaux. Pour Maturana, nous opérons dans le langage «comme si ce qui déterminait nos interactions était la signification que moi ou chacun à la place d'observateur, nous avons trouvée à nos comportements» (Maturana, 1984).

Une famille qui migre existe aussi dans le langage et, à la fois, produit à travers lui son système de lectures et de croyances, partagé par tous ses membres, qui donne un sens à tous les comportements et actions de chacun et de l'ensemble, et à ce qui existe autour.

Le langage, permettant la symbolisation et la représentation des expériences d'un groupe, va aussi en permettre la transmission à travers les récits et les discours qui vont s'organiser dans des systèmes d'idées et de croyances constituant le modèle culturel d'un groupe. Ces récits culturels permettent, par consensus, de donner un sens à l'existence et procurent également un sentiment d'appartenance, ressenti comme vital pour la survie de ce système. Par exemple, le fait de partager, à l'intérieur d'une famille, le même système d'idées et de croyances, procure à tous les membres une identité partagée qui assure l'unité familiale et procure à la fois un sentiment de sécurité et de protection, garantie nécessaire pour pouvoir faire face aux perturbations provenant des changements de l'environnement.

Comme nous le verrons, l'immigration confronte chaque famille au défi de renégocier son système de croyances pour, d'une part, pouvoir maintenir sa cohésion et son sentiment d'appartenance à son groupe d'origine et, d'autre part, s'ouvrir et dialoguer avec des groupes appartenant à la société d'accueil, afin d'établir des consensus permettant de vivre ensemble.

Dans ce sens, la culture devient aussi un *enjeu politique* qui peut faciliter la rencontre inter-groupes ou inter-familles, en élargissant les ressources et les capacités adaptatives de tous, ayant pour conséquence une amélioration de leurs conditions de vie.

Dans le cas contraire, nombreux sont les exemples de groupes ou de familles qui s'autodétruisent ou en détruisent d'autres au nom de leur culture. La seule espèce animale capable de détruire un groupe de semblables au nom de la culture, est l'espèce humaine.

ÉMIGRATION — IMMIGRATION

Une lecture systémique du processus migratoire

Ici, je parlerai du processus migratoire pour me référer à l'histoire des changements adaptatifs d'une famille qui a choisi de migrer (pour améliorer ses conditions de vie) ou qui y a été obligée (migration pour sauver sa vie). Le processus débute dans leur lieu d'origine (pays d'origine), à partir du moment où l'idée de se déplacer apparaît à l'intérieur d'une famille, et se termine au moment où la famille a trouvé un nouvel état d'équilibre adaptatif dans un nouveau territoire (pays d'accueil).

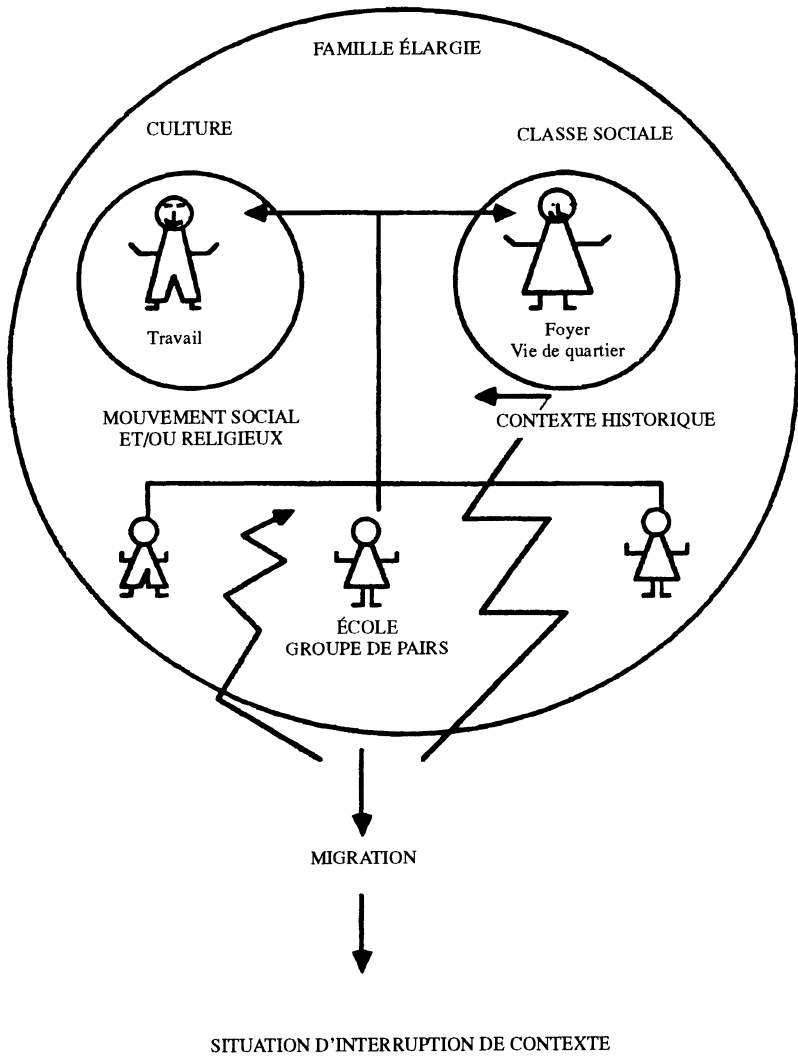
Première phase: la période pré-migratoire

Les familles immigrées qui inspirent mon article ont participé, dans leur pays d'origine, à une histoire transgénérationnelle avec des interactions (vécues comme positives ou négatives) destinées à assurer leur adaptation à l'environnement tout en maintenant leur existence en tant que famille. Mais elles ont également participé à la production, à la transmission et au renouvellement de leurs récits culturels qui donnent un sens à leur vécu et à leurs comportements, tout en leur procurant un sentiment d'appartenance à une famille en particulier, et à un groupe socio-culturel en général.

Ainsi, avant la migration, la famille avait une structure familiale plus ou moins stable où chaque membre appartenait à un sous-système déterminé (grands-parents, parents, couple, fratrie, etc...) avec une répartition de rôles, tâches et fonction de façon à assurer le fonctionnement de l'ensemble (Minuchin, 1979).

Dans le milieu social, la famille établissait de multiples relations avec d'autres systèmes: famille «élargie», voisins, compagnons de travail, partis politiques, etc... (schéma 1). Ces échanges d'énergie, actions et informations avec ce monde extérieur lui permettaient d'assurer son fonctionnement mais aussi le partage des ressources pour assurer la vie de l'ensemble. Même si ces partages n'étaient pas toujours équitables, surtout dans les couches défavorisées de la population, ils avaient au moins le mérite d'assurer l'intégration de la famille dans un tissu social plus large. De ce tissu, la famille obtenait des éléments gratifiants et les confirmations mutuelles des identités individuelles (image de soi dans le langage), familiales (repré-

Schéma 1
L'organisation familiale avant l'immigration



sensation de la famille dans le langage) et des images collectives (ensemble de représentations qui constituent l'identité sociale) (Mead, 1934).

À partir de ce contexte, une série de modèles de comportements, d'images-guides et de représentations servirait de référence aux membres d'une famille en ce qui concerne leurs comportements, leurs rôles et leurs relations sociales. De cette façon, la famille, avant d'être bouleversée par les événements qui vont la pousser ou la décider à émigrer, avait développé dans son contexte des modalités adaptatives (comportements et croyances) dans le but de faire face à ses changements internes (nouvelles naissances, croissance des enfants, évolution de la relation de couple, décès, etc...) et aux changements de son environnement naturel et social (changements de climat, changements sociaux, etc...).

On peut supposer que, dans son pays d'origine, la famille se trouvait, quant à sa dynamique interne et à ses relations avec l'environnement, en «équilibre instable». Elle assurait son adaptation soit pour le maintien et les changements de sa structure (plasticité structurelle), soit pour des échanges et pour les adéquations de son système de croyances (récit culturel) à de nouvelles circonstances de vie, selon qu'elle amplifiait ou restreignait ses couplages avec d'autres systèmes humains (voisinage, institutions, famille élargie, autres familles, etc...). L'enjeu existentiel de cette famille était de maintenir son unité, son fonctionnement et son identité, en d'autres mots, son organisation autopoïétique.

De cette façon, la famille, avant d'émigrer, possédait une structure en équilibre «instable», en relation à un contexte déterminé. Ce contexte était celui de son pays d'origine, de son appartenance socio-culturelle, de sa culture familiale, etc...

Cette description correspond à des familles qui présentent une organisation considérée comme fonctionnelle; dans la situation d'équilibre instable décrite, elles ne présentent pas de symptômes ou de pathologie mentale chez un ou plusieurs membres de la famille.

Dans notre pratique, nous avons aussi été confrontés à des familles qui, déjà dans des périodes d'équilibre, présentaient des symptômes signalant différents degrés de dysfonctionnement familial. Dans ce cas, les événements qui viennent rompre l'équilibre et poussent la famille à émigrer ne font qu'aggraver ces symptômes.

Deuxième phase: la déstabilisation du système familial avec l'émergence du projet d'émigration.

Avant l'émigration, certaines perturbations se produisent dans la famille ou dans les systèmes dans lesquels la famille se trouve insérée. Ces

événements se présentent soit comme des menaces vitales pour la famille, poussant le système à une émigration forcée, soit, au cas contraire, comme des alternatives au présent mode de vie, poussant à une émigration volontaire

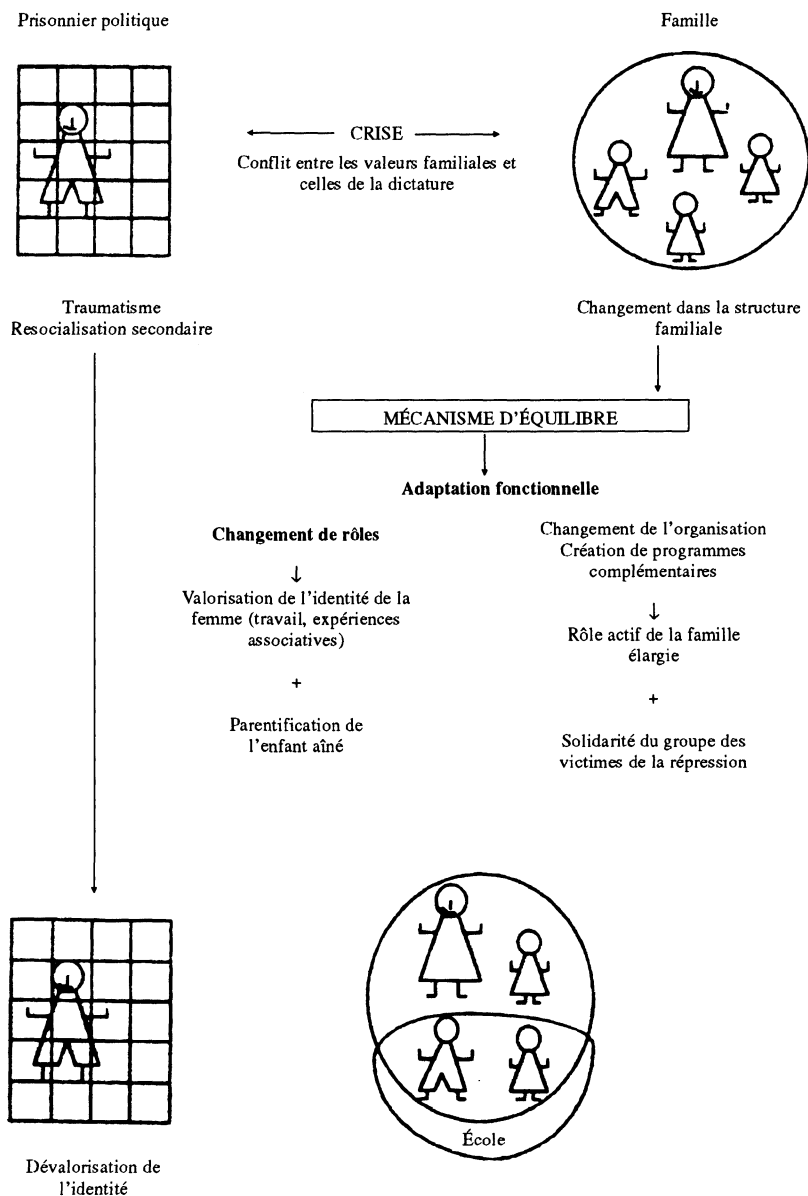
Migration forcée: Dans ce cas, il s'agit de perturbations qui, par leur intensité ou leur durée, sont ressenties comme une catastrophe pour les membres de la famille. La décision d'émigrer émerge comme une réponse adaptative prise entre la vie et la mort. C'est le cas, par exemple, de la migration liée à des situations de répression politique, de guerre et de catastrophe naturelle.

Nous avons ailleurs fait une description de ce processus à partir de nos expériences avec des familles de réfugiés politiques (Barudy, 1989). Il est important de signaler que les événements violents, résultant par exemple d'une situation de violence organisée (dictature militaire au Chili, guerre en Yougoslavie, répression et extermination des peuples indiens, occupation des territoires palestiniens), provoquent une crise globale et dramatique des familles affectées, menacent leur vie et les poussent à adopter des mécanismes adaptatifs extrêmes, entre autres, l'é-migration forcée.

De plus, avant d'émigrer, ces familles ont connu une série d'expériences extrêmes comme, par exemple, l'emprisonnement et la torture d'un de leurs membres, la mort ou la disparition des autres, des perquisitions et la destruction de leur maison, etc... Tout cela provoque une traumatisation des victimes directes et une désorganisation de la famille et de son tissu social, avec le risque d'éclatement de la famille comme système. Mais malgré le caractère extrême de ces situations, nombreux sont les exemples de familles qui réussiront à survivre grâce à la plasticité structurelle de leur système, à la solidarité des autres familles et groupes sociaux et enfin, grâce aux croyances, connaissances et expériences contenues dans leurs modèles culturels (schéma 2).

Par exemple, dans le cas de M... et de sa famille, d'origine guatémaltèque, le père a été arrêté et sauvagement torturé pendant trois ans. En prison, il a subi un processus de traumatisation de son corps et de son identité ainsi qu'un processus de resocialisation secondaire destiné à le neutraliser comme sujet opposant (Barudy et Vieytes, 1984). M... a survécu grâce à une série de réactions et comportements qu'il a dû «réinventer» pour résister (dormir debout, boire l'eau des toilettes, se déconnecter de son corps pendant les séances de torture, etc...). Il a également pu compter sur les comportements de survie de son groupe de prisonniers (séances collectives de prières et de chants, etc). En même temps, leurs idées politiques, et la culture qui le liait à son ethnie, lui permirent de donner un sens à sa situation.

Schéma 2

La rupture de l'organisation familiale pendant la répression

D'autre part, son épouse et ses quatre enfants ont été obligés de restructurer la cellule familiale et de chercher de nouvelles sources de soutien dans leur tissu social. La mère a dû trouver un emploi et chercher de l'aide pour sauver son mari. L'aîné des enfants a connu un processus de parentification et des membres de la famille élargie ont joué des rôles plus actifs. Par exemple, la grand-mère maternelle a été réintégrée dans la famille comme autorité et soutien parental. C'est ainsi qu'après un certain temps cette famille a atteint, à travers un processus d'adaptation de sa structure, et sans perdre son unité (organisation autopoïétique), un nouvel équilibre qui lui a permis de survivre — ce qui n'a pas épargné souffrances, angoisses et traumatismes pour tous les membres.

C'est dans ce contexte que le projet d'émigrer émerge, comme une réponse à cette catastrophe, mais nous le verrons, ce déplacement et l'adaptation à un nouveau milieu vont provoquer de nouvelles perturbations menaçant l'équilibre fragile de cette famille déjà éprouvée par les perturbations destructrices dans son pays d'origine.

L'émigration volontaire: Il s'agit ici de familles où la décision d'émigrer a été prise dans le cadre d'une situation non extrême, où elles ont eu au moins le temps de préparer le déménagement. Les perturbations internes de la famille, ou externes à elle, qui déclenchent l'idée d'émigrer sont variées (raisons professionnelles, mariage avec un étranger, retour au pays après un séjour extérieur prolongé) mais la plupart du temps, elles relèvent d'une stratégie destinée à améliorer les conditions de vie d'une partie ou de la totalité de la famille. Dans ce cas, à la différence des réfugiés, la famille n'a pas été bouleversée par les perturbations destructrices décrites; ses membres ont pu davantage préciser et organiser le déplacement.

Malgré cela, il se peut que ce type de décision soit prise dans un cadre où les différents membres de la famille ne sont pas d'accord sur les motifs, les intérêts et le sens de cette décision. Dans ce cas, le projet migratoire provoquera des tensions et des conflits internes (implicites ou explicites) qui pourront miner la cohésion et la créativité familiales. Cela pourrait également mettre en péril le processus de détachement par rapport aux personnes et aux expériences connues dans le milieu d'origine et, en même temps, constituer un obstacle au processus d'ouverture au nouvel environnement. Dans des cas plus graves, des secrets, des non-dits et des comportements dysfonctionnels liés à cette situation pourront mettre en péril l'existence même de la famille.

L'histoire de Mohamed et de sa famille, d'origine marocaine, en est l'illustration. Mohamed avait 28 ans, était déjà marié et avait trois enfants lorsque la terre de son père, un paysan berbère, commença à ne plus produire suffisamment de nourriture. Des membres de la famille élargie lui

parlèrent de la possibilité de partir en Belgique pour trouver du travail; d'autres hommes du village l'avaient déjà fait et, à cette époque, la Belgique avait encore besoin de main-d'œuvre étrangère pour assurer le bien-être, social et économique, de ses citoyens.

La mère de Mohamed n'était pas entièrement d'accord avec le départ de son fils avec qui elle entretenait une relation très proche, mais aussi parce que le départ de sa belle-fille Saida lui arrachait un membre clé au niveau de la gestion ménagère du clan familial.

Saida, pour sa part, n'avait jamais voulu quitter son village où elle participait à un réseau de femmes où elle avait une place et obtenait gratifications et soutien social. Pour les enfants, des garçons âgés alors de 3, 4 et 5 ans, le voyage impliquait de se séparer de leur milieu de vie et de relations significatives avec les autres membres de leur famille.

Ces désaccords sont restés implicites à l'intérieur de la famille et une partie de l'énergie familiale ira se perdre dans le maintien des non-dits et des secrets, provoquant une rigidification de sa structure. En d'autres termes, on assista ici à un emballement de l'entropie du système familial (Prigogine, 1982)².

Ma rencontre avec cette famille se produisit à un moment dramatique. L'épouse de Mohamed venait de sortir de prison; elle avait été condamnée deux ans auparavant pour mauvais traitement à son dernier-né, ayant entraîné la mort.

Installés en Belgique, Mohamed et sa famille ne réussirent pas à trouver une adaptation minimale, de par leur fonctionnement mais aussi par l'absence, dans leur nouveau milieu, de ressources alternatives pour dépasser la crise de l'é-migration. Comme nous le verrons, tout se mettra en place pour qu'une situation de violence familiale s'instaure, entraînant des conséquences irréparables.

Troisième phase: la crise de l'in-migration

Le déménagement dans un nouveau pays est un moment clé dans la vie d'une famille. Il s'agit non seulement d'une installation dans un nouveau paysage géographique mais aussi d'une immigration dans un monde «langagier» nouveau, un autre monde culturel.

Crise et équilibration

L'immigration confronte la famille à une nouvelle situation de crise où elle devra faire face à de nouveaux couplages et perturbations avec un environnement qui est, très souvent, vécu comme étrange, et y adapter de nouveau sa structure et ses modèles culturels, source vitale de son sentiment

d'appartenance. Il s'agit de trouver une implantation et un ré-équilibre vis-à-vis non seulement des événements subis avant son arrivée mais aussi des nouvelles perturbations.

L'in-migration politique

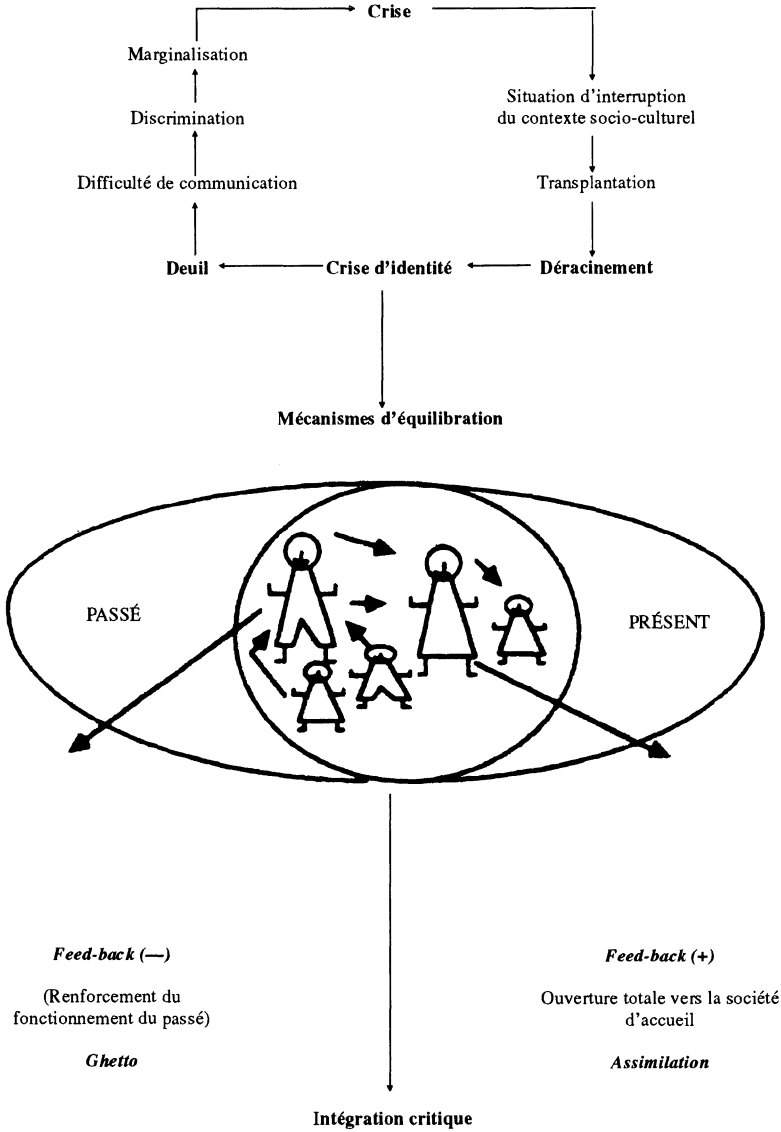
Dans plusieurs de nos travaux, nous avons présenté nos expériences et nos modèles explicatifs des difficultés des familles d'exilés politiques dans leur processus d'intégration. (Barudy et al., 1984; 1988). Ici, nous insisterons sur le fait que, pour la plupart des familles qui ont vécu la catastrophe de la guerre, de la persécution politique ou religieuse, le fait d'être accueilli dans un autre pays implique une expérience positive qui soulage et qui éloigne, d'une façon plus ou moins définitive, les dangers qui les avaient menacés.

Néanmoins, pour plusieurs, l'exil signifie le moment où toute la famille se retrouve après une séparation prolongée. Mais ces retrouvailles ont lieu en terrain inconnu et sont chargées de difficultés. Privé des éléments gratifiants provenant de l'entourage externe, chaque membre de la famille cherche des points de repère et la satisfaction de ses besoins à l'intérieur de la famille. Plus la société environnante est vécue comme complexe et inconnue, plus les membres de la famille seront dépendants les uns des autres pour la satisfaction des besoins d'intimité, de sécurité et de reconnaissance (Barudy et Serrano, 1982) (schéma 3).

De par les événements traumatiques, la famille a été soumise à plusieurs changements au cours des derniers mois, voire des dernières années, événements qui, très souvent, ont épuisé ses forces et ses ressources. Dans l'exil, une fois de plus, elle doit faire face à une nouvelle série de perturbations. Dans le cas du père emprisonné, il avait perdu tout contact avec la réalité et l'évolution de sa famille. Au moment des retrouvailles, il a un retard à récupérer vis-à-vis des autres membres, il doit renouer des relations et des contacts et se faire à nouveau une place dans cette famille qui a longtemps fonctionné sans lui.

Quand les époux se retrouvent en exil, ils auront parfois tendance à reprendre le modèle relationnel qui existait avant la séparation forcée. Le mari veut reprendre son rôle de chef de famille et essayer de s'intégrer en affrontant les difficultés de l'exil, en effectuant les démarches juridiques et sociales, et en essayant de trouver du travail. Mais dans les pays industrialisés, c'est la femme qui a plus facilement accès au marché noir du travail, en effectuant du travail ménager ou de nettoyage dans les familles. Donc, les choses ne seront jamais comme avant: l'épouse peut refuser de reprendre son rôle traditionnel et les conflits de couple peuvent aggraver la situation de stress familial.

Schéma 3
La famille pendant l'exil



Du fait de l'isolement social et parfois de la différence de climat, le couple partage plus de moments à l'intérieur de la maison. Il y a moins de vie sociale que dans le pays d'origine et dans ces circonstances, les contradictions apparaissent plus clairement, les tensions s'amplifient et le risque d'éclatement de la relation conjugale augmente (Martens, 1979).

Lorsque le père rejoint la famille, l'enfant vit tout un changement, il essaie de rétablir le contact et de donner une bonne image à son père. Mais pour certains, c'est parfois plus difficile, ils rejettent leur père, sont très agressifs au moment de l'accueil, ce qui est très pénible et triste pour le père et rend encore plus difficile la rencontre avec ses enfants. Les enfants aussi souffrent des changements de rôles; les parents reprennent leur rôle de parents et les enfants sont un peu perdus; ils ne sont plus obligés d'être des adultes mais ne savent comment être des enfants. Nous en avons rencontré qui refusaient d'être enfants et entraient en conflit ouvert avec leurs parents. D'autres présentaient des comportements régressifs.

L'enfant vit ce changement dans la confusion, il a du mal à s'habituer et à intégrer de nouvelles choses. Souvent, il ne comprend pas le changement, le sens d'autant de frustrations, la raison pour laquelle il est éloigné de ses grands-parents, de ses amis, de son chien. Il ne comprend pas pourquoi, dans ce nouveau pays, on le regarde de travers, pourquoi les voisins frappent aux murs et se fâchent quand il court dans l'appartement.

L'enfant ressent les tensions et les frustrations de ses parents mais il ne sait pas l'expliquer ni l'exprimer. Il le fait dans son propre langage, avec son corps, c'est ainsi que peuvent apparaître des problèmes de comportement, d'agressivité, d'énurésie, etc...

Le changement au sein de la famille est chargé de tensions et l'enfant cherche à y échapper dans la rue ou à l'école. C'est ainsi qu'il apprend plus vite la langue, et peut s'intégrer plus vite que ses parents, mais cela peut faire croître la distance entre parents et enfants.

L'in-migration «économique»

Même si l'immigration familiale a été planifiée et que, dans les cas les plus favorables, l'accueil est organisé par l'institution, l'université ou l'entreprise qui fait venir, il existe toujours un moment ou une situation de crise liée au processus adaptatif. Si c'est l'époux qui accepte l'offre, il doit assumer la responsabilité du déracinement familial et, par là même, les conséquences, pour chacun, provoquées par les séparations: de leur pays d'origine, de leur famille élargie, de leur système scolaire, de leurs amis, de leur culture. Tout le monde s'attend que le nouveau projet procure des conditions de vie qui seront, sinon meilleures, en tout cas pas pires que

celles qu'ils ont laissées. Ceci provoque énormément de stress, autant chez l'individu que dans le système.

Dans le cas de la famille de Mohamed, et de milliers d'autres qui émigrent de plus en plus du sud de la planète vers le nord pour échapper à la misère, à la famine et au manque d'espoir, il n'existe même pas de conditions favorables d'accueil. Au contraire, ces gens ne sont même pas reconnus par les habitants des pays riches dans leur condition de victimes d'un ordre économique mondial injuste. Pire que cela, très souvent et de plus en plus, dans les pays européens, la famille immigrée devient bouc émissaire, accusée d'être responsable des problèmes sociaux générés par leurs propres modèles économiques.

Si on partage l'idée que la vraie cause du courant migratoire qui «menace» l'ordre des pays industrialisés se trouve dans la politique du Fonds monétaire international (FMI), on peut accepter qu'actuellement, les différences entre immigration politique et immigration économique, en tout cas en Europe, ne sont qu'une façon de cacher les complicités multiples dans la production de ce phénomène.

Les tâches primordiales de l'immigration

Couplages, équilibration et intégration culturelle

Les travaux de Maturana et Varela montrent que «le fait d'avoir affaire à des systèmes vivants équivaut à avoir affaire à des systèmes déterminés par leur structure» (Maturana, 1988). Cette idée nous amène à accepter que les familles immigrantes réagissent aux perturbations provoquées par le couplage avec des systèmes appartenant à la société d'accueil suivant la façon dont ces familles sont structurellement constituées et non selon la nature des perturbations.

D'autre part, les recherches sur la biologie de la perception, réalisées par ces auteurs, nous apprennent que les êtres humains ne peuvent, au niveau objectif, faire la distinction entre leurs illusions et leurs perceptions. Par exemple, mes illusions ou mes perceptions qui constituent ma réalité «objective», le sont dans la mesure où elle sont confirmées comme telles par des groupes significatifs dans lesquels je participe à une dynamique consensuelle à travers le langage (Maturana et Varela, 1984). Donc toute définition de la réalité est une manière propre à chaque personne de distinguer et d'expliquer les phénomènes qui l'interpellent, ceci dans le cadre de ses appartenances sociales et culturelles. Nous devons accepter l'idée qu'il existe autant de définitions de la réalité (entre autres des problèmes et des solutions) que de personnes (Maturana, 1988). Certaines de ces définitions acquièrent valeur de vérité lorsqu'elles obtiennent l'adhésion d'un ense-

ble de personnes significatives, à travers un consensus opéré par le langage. Ainsi chaque individu, chaque famille, chaque groupe est porteur de ce phénomène autoréférentiel.

Le couplage de la famille immigrée avec les différents systèmes qui constituent la société d'accueil (service d'immigration, école, familles, voisins, services sociaux, travail, etc) déclenche une série de perturbations à l'intérieur de la famille qui la pousseront à trouver un nouvel équilibre à partir des possibilités de sa structure, d'une part, et de son cadre culturel autoréférentiel, d'autre part. Chaque famille doit donc accommoder sa structure et son système de croyances en choisissant une modalité homéostatique déterminée.

Modalités adaptatives des familles immigrées

L'immigration confronte la famille à une tension entre le besoin de maintenir les anciennes structures familiales (relations internes et modèles de croyance) et les exigences d'accommodation à des nouveaux styles de vie et de culture. C'est dans l'insertion à son nouveau pays, étranger dans une terre étrangère, que cette tension naturelle entre la morphostase (maintien) et la morphogénèse (changement) peut devenir exagérée, provoquant une équilibration dysfonctionnelle, par excès de l'une ou l'autre modalité.

Il existe des familles et des groupes d'immigrés qui activent de préférence leurs tendances à renforcer les fonctionnements pré-existant dans leur pays d'origine, ce qui les amène à vivre dans de réels ghettos. Dans le cas contraire, la famille ou le groupe de réfugiés active totalement sa tendance au changement, s'ouvrant exagérément à la société d'accueil.

L'équilibration pour le maintien

L'équilibration pour le maintien est une réaction qui peut être salutaire et nécessaire dans un premier temps, dans la mesure où elle permet un renforcement de l'identité socio-culturelle de la famille et par conséquent, une possibilité de défense face à la menace de désintégration que le nouveau milieu ambiant implique. Toutefois, paradoxalement, si cela se maintient, une rigidification peut se produire dans la structure familiale, bloquant les possibilités d'échanges avec le nouvel entourage. Liées à cet état de pétrification, la souffrance et des manifestations psychopathologiques peuvent apparaître.

Dans nos expériences, cette souffrance se manifeste de préférence chez les femmes et les enfants. L'homme, malgré sa résistance au changement, est obligé d'avoir des rapports avec le milieu du travail. Les femmes, surtout celles qui partagent un modèle traditionnel de leur rôle, se trouvent

dans une situation d'isolement social, avec comme conséquence la dépression ou des somatisations de leur souffrance. Les enfants, pris dans des conflits de loyauté entre valeurs familiales et valeurs de l'école, devront apprendre à naviguer entre deux eaux, avec le risque de couler ou de subir des dommages importants à leur santé.

L'histoire tragique de la famille de Saida et Mohamed permet d'illustrer le risque d'une telle situation. Mohamed, arrivé seul en Belgique, a fait venir sa femme et ses enfants un an plus tard. Il avait trouvé du travail dans un abattoir de poulets et ne parlait suffisamment le français que pour comprendre les ordres de son patron. Avec l'argent épargné, il avait loué un petit appartement de deux chambres dans le quartier Nord de Bruxelles, là où les immeubles se délabrent et où les travailleurs étrangers sont les seuls locataires possibles. Mohamed voulait reproduire dans cet espace le même style de vie que dans son village, à la montagne. Sa femme devrait s'occuper du ménage et des enfants, et surtout, ne pas avoir de contacts avec les étrangers.

Les enfants vite scolarisés dans une école du quartier, leur mère se retrouve seule à la maison, s'occupant du ménage, se souvenant de sa vie au village, entourée par les autres femmes de sa famille élargie. Les enfants commencent à être de plus en plus difficiles à la maison et les premiers gestes de maltraitance alertent des travailleurs sociaux de l'école. Les parents sont menacés et aucune aide thérapeutique n'a pu se mettre en place à ce moment. La barrière de la langue et la rigidité des modèles psychothérapeutiques disponibles (pas de travail s'il n'y a pas de demande de la famille, et pas de visite à domicile) peuvent nous aider à comprendre l'évolution dramatique de cette situation.

Saida, prisonnière dans son isolement et, pourquoi pas, de ses croyances culturelles, ne choisit pas de méthode de contraception, et se retrouve enceinte. Elle accouche d'une petite fille et, six mois plus tard, dans un épisode de dépression, elle maltraite ou laisse tomber son bébé, le saura-t-on jamais, provoquant son décès. Trois ans et demi après le drame, Saida et sa famille ont été aidés, à domicile, par des séances de thérapie familiale et de réseau, dans le cadre du nouveau programme SOS Enfants-Famille, destiné aux enfants et aux familles victimes de violence familiale.

Saida, Mohamed et moi avons travaillé pendant des années. Notre travail thérapeutique et mon rôle de médiateur social (professionnel étranger intégré au pays) ont permis à cette famille de trouver un nouvel équilibre plus sain pour tous. Mais la mort tragique de leur enfant et l'expérience de la mère (trois années passées en prison) sont là comme un rappel silencieux d'une situation de violence... à responsabilités multiples.

L'équilibration pour le changement

Dans le cas où la famille active exclusivement ou principalement sa tendance au changement, on constate un fonctionnement chaotique, avec une ouverture exagérée des frontières familiales. On assiste à l'apparition de phénomènes de pseudo-assimilation (sur-identification avec les styles de vie et les modèles culturels du pays d'accueil) avec comme conséquences des troubles d'identité importants chez les enfants et les adolescents, liés aux doubles liens inhérents à une telle situation. Ou, dans d'autres cas, on assiste à l'apparition de troubles de comportements (délinquance, toxicomanie, etc), au phénomène de bandes où les enfants trouvent une issue au paradoxe «d'être comme eux sans pouvoir l'être». Par exemple, dans le quartier Nord de Bruxelles, les bandes de jeunes marocains volent des objets (voitures, vêtements de marque, etc) et de l'argent pour acheter des objets ou s'habiller à la mode occidentale.

Équilibration fonctionnelle et intégration culturelle critique

La possibilité de trouver un nouvel équilibre qui soit fonctionnel et sain, assurant le bien-être de toutes les personnes impliquées dans le processus migratoire, dépend de plusieurs facteurs. Ceux qui paraissent, selon mes expériences, les plus importants sont:

- a) le degré de plasticité structurelle des familles;
- b) le niveau de dépendance, vital ou pas, à leurs modèles culturels d'origine;
- c) les ponts offerts ou non par l'organisation sociale et la culture du pays d'accueil.

a) La plasticité structurelle

Le degré de souplesse structurelle d'un système familial est très souvent liée, dans notre expérience, aux ressources alternatives dont une famille dispose pour répondre à la nouvelle situation, en adaptant ses relations internes et en créant de nouvelles connexions avec les systèmes de la société d'accueil. Ces ressources alternatives sont le résultat de la quantité d'énergie et d'informations disponible dans une famille pour faire face aux changements. Cela dépend, entre autres, de la quantité de soins bio-psycho-sociaux que chaque membre a reçus dans son histoire, et de la quantité de réponses apprises et transmises à travers le processus de socialisation.

L'observation et le dialogue avec des familles immigrées permettent de constater que les personnes qui ont trouvé un «équilibre sain» et réussi une rencontre culturelle avec des membres ou des systèmes du pays d'accueil, avaient grandi dans des familles saines au niveau des soins et de la

qualité des relations. Ou encore elles avaient participé à des processus d'apprentissages divers: scolarisation avancée, richesse et variété d'expériences de vie.

b) Culture et loyauté

D'autre part, dans mon modèle, le rapport, fanatique ou pas, de chaque individu, chaque famille ou chaque groupe à sa culture dépend, d'une manière circulaire, de la plasticité structurelle du système auquel ils appartiennent et, également, des liens de loyauté avec des membres significatifs de ces systèmes.

La loyauté assure des liens d'appartenance mais, très souvent, elle exprime des liens de dépendance bio-psycho-sociale d'une personne à une partie ou à la totalité des membres qui composent un système humain. Par exemple, la loyauté des enfants par rapport à leurs parents et à leur culture est presque un enjeu de survie. Leur dépendance bio-psycho-sociale et leur besoin d'appartenance n'offrent pas beaucoup de choix aux enfants. En conséquence, les enfants d'immigrés sont souvent traversés par des conflits de loyauté (entre le père et la mère, entre la famille et l'école, entre la culture d'origine et la nouvelle culture, etc).

Malheureusement, nombreuses sont les situations où la dépendance à des personnes et à leur culture ainsi que la loyauté qui en résulte, sont fomentées pour maintenir ou cacher des rapports de pouvoir, très souvent injustes. Plus le système familial ou social est injuste, plus ceux qui abusent du pouvoir ont besoin d'imposer leurs croyances et leurs modèles culturels comme des vérités absolues, entre autres pour mystifier leur abus de pouvoir et donner l'illusion du privilège d'appartenir au groupe ou à la famille.

C'est le cas des familles prises par leur fanatisme religieux, par des croyances nationalistes ou des croyances racistes, et aussi les familles abusives où les enfants sont endoctrinés avec violence physique et psychologique aux modèles culturels abusifs et violents de leurs ancêtres. Les adultes et les enfants participant à ces systèmes «vont croire réellement à ce qu'ils croient» et vont difficilement s'ouvrir au dialogue pour trouver une nouvelle culture facilitant leur adaptation au pays d'accueil.

Il existe des situations où des individus et leur famille se sentent menacés dans leur intégrité et dans leurs besoins vitaux d'appartenance. Il est fort probable qu'ils trouvent dans l'adhésion à leur modèle culturel et dans la foi en leurs croyances une partie de la force qui leur permet de survivre et de maintenir la cohésion nécessaire comme système. Par exemple, les adultes des familles chiliennes avec qui nous avons travaillé au début n'ont jamais été aussi chiliens et aussi militants dans leurs idéologies politiques que pendant leurs premières années d'exil. Sans doute, leurs

expériences de persécution politique, de prison et de torture au Chili les avaient obligés à renforcer leurs croyances pour sauver leurs identités fragilisées et la cohésion menacée de leurs familles et de leurs groupes d'appartenance.

De plus, la situation d'exil les a confrontés à une écologie et à un nouveau contexte socio-culturel qui leur étaient inconnus. Cette confrontation leur a fait sentir, peut-être pour la première fois, le risque d'une discontinuité de leur histoire, en raison de leur expérience de déracinement. Défendre l'identité chilienne et les croyances qui avaient inspiré leurs combats sociaux ont été, au début de leur immigration, des piliers nécessaires pour maintenir une expérience de famille et de groupe. Cela a permis la mobilisation des ressources collectives pour faire face aux nouvelles difficultés de la vie quotidienne dans un pays qui n'était pas le leur.

c) L'ouverture de la société d'accueil

Les conditions plus ou moins favorables dans lesquelles s'est déroulé l'accueil des réfugiés chiliens en Belgique, dans les années 1973-1980, ainsi que l'adaptation réussie de nombreuses familles, permettent d'illustrer l'importance de l'accueil si on veut éviter le risque qu'une communauté d'immigrants ne s'enferme dans un ghetto et dans des attitudes ethnocentriques réactives. Les moyens matériels mis à la disposition de ces familles, ainsi que l'intérêt et l'ouverture des personnes et institutions belges pour leurs valeurs et croyances culturelles, ont permis à ces familles une meilleure adaptation, ainsi qu'une réflexion sur la valeur relative de leur culture. Ce type d'accueil explique l'émergence, dans la communauté chilienne de Belgique, d'un métissage culturel qui montre la valeur et la richesse de l'approche interculturelle.

Malheureusement, il n'en n'a pas été de même pour tous les immigrés en Europe, et les comportements racistes et xénophobes d'une partie de la population européenne par rapport à certains groupes d'immigrés, surtout ceux qui proviennent du continent africain, rendent de plus en plus difficile leur processus adaptatif.

Quatrième phase: le retour au pays d'origine

La plupart des familles que j'ai rencontrées dans mon expérience clinique ont, paradoxalement, migré pour retourner à leur «point de départ». Mais tout comme les expériences d'émigration-immigration sont multiples et variées, la décision de regagner le pays d'origine découle de nombreux facteurs et situations.

Retourner, c'est émigrer, mais dans le sens inverse, donc, c'est ré-émigrer. Même si l'idée de retourner au pays ne se concrétise jamais dans

certaines familles, elle reste comme une perturbation permanente qui influence, de façon positive ou non, le processus d'adaptation au pays d'accueil. Lorsque la possibilité de retour devient plus concrète, l'équilibre souvent précaire que la famille avait réussi à instaurer pour son intégration, se casse et un nouveau processus de crise, comparable au processus émigration-immigration étudié, se déclenche.

«Chaque fois que mon mari parle de rentrer, cela déclenche une dispute familiale», explique une femme réfugiée en Belgique. «Nous avons ici certaines choses que nous n'aurons jamais là-bas. En outre, je ne pourrai jamais oublier combien nous avons souffert quand mon mari a été arrêté». Son mari, lui, veut à tout prix retourner. «Au moins, nous serons chez nous», rétorque-t-il. «Ici, nous n'avons pas d'avenir. Voilà cinq ans que nous dépendons de la Sécurité sociale».

Leurs enfants, comme ceux de nombreux réfugiés, ont grandi dans le pays hôte et parlent une langue qui n'est pas celle de leurs parents. Les liens que les jeunes ont avec le pays d'origine sont souvent le souvenir traumatisant des horreurs dont ils ont été témoins ou que leurs parents ont évoquées. «Mes parents ont décidé de s'exiler, et nous avons dû les suivre. Quand nous sommes arrivés ici, il nous a fallu recommencer à zéro, nous avons même redoublé une année à l'école. Aujourd'hui que nous sommes bien installés, ils souhaitent repartir. Ils doivent comprendre que notre monde est différent». «Quand nous avons visité notre pays, on ne se sentait pas de là-bas. Même si ici on est un peu étranger, au moins c'est un pays qu'on connaît» (Barudy, 1988).

Processus migratoire, intervention sociale et thérapie avec la famille

Si le processus é-migration, in-migration et retour d'une famille implique des stratégies d'adaptation aux problèmes et aux conflits dans le pays d'origine, il implique aussi un ensemble de perturbations qui mettent à l'épreuve sa capacité d'adaptation. Ce processus fait de la famille un groupe d'équilibristes à la recherche de la stabilité nécessaire pour maintenir sa cohésion et assurer son cycle naturel de vie.

Cette possibilité de ré-équilibration dépend donc des ressources structurelles de la famille, mais aussi de l'offre de couplages et de dialogues constructifs de la part de la société d'accueil. La compréhension du processus migratoire, dans cette perspective globale systémique, peut procurer aux intervenants sociaux et aux thérapeutes de nouvelles alternatives dans leurs échanges d'informations et d'énergies avec ces familles. Ils peuvent ainsi participer au processus adaptatif, s'enrichissant des expériences accumulées par les familles, et les aider, par l'apport de nouvelles ressources, à gagner leur autonomie productrice et créatrice.

Dans cette perspective, l'encadrement thérapeutique et social de la souffrance des familles migratoires doit se réaliser à travers une approche interculturelle, avec des intervenants qui appartiennent à des équipes multidisciplinaires et multiculturelles et qui acceptent de jouer une fonction de médiation sociale et de facilitation du dialogue entre immigrants et habitants du pays d'accueil. Le territoire de choix, pour ce type d'intervention, sera les zones de couplages ou de synapse social entre les familles migrantes et le tissu social, par exemple l'espace des services de soins de santé, ou l'école.

Le modèle d'intervention qui découle de l'approche ici présentée, ce sont les pratiques de réseaux. Ces pratiques ont pour finalité de répondre de façon curative à la souffrance individuelle des membres d'une famille (assistance médicale, psychologique et sociale, fondée sur une approche interculturelle), et aussi de soutenir le processus de réorganisation familiale — tout en respectant la façon singulière dont chaque famille allie l'ancien et le nouveau et gère son acculturation.

Les tâches prioritaires de la thérapie avec les familles sont destinées à faciliter et soutenir l'émergence de réponses créatives, de chaque membre et de l'ensemble, à la crise d'adaptation. Elles offrent aussi un cadre pour explorer et résoudre leurs conflits internes et signaler, entre autres, les éléments extérieurs à la famille (persécution, torture, pénurie économique, etc..) responsables de la déstabilisation et de la souffrance de chacun. Elles servent enfin à canaliser l'information et les énergies disponibles dans le nouvel environnement afin de faciliter un processus d'adaptation et d'intégration culturelle critique.

À ce propos, les conflits créés par des systèmes de valeurs contradictoires doivent être explicites et les possibilités de les résoudre, à travers l'élaboration de nouveaux consensus, doivent être facilitées. Pour y arriver, le thérapeute doit lui aussi accepter l'idée de devoir adapter et équilibrer sa culture avec chaque famille, pour atteindre un nouvel équilibre, plus enrichissant, entre sa propre culture et celle de sa famille en thérapie.

Conclusion

À travers cet article, j'ai essayé de présenter un modèle de lecture du phénomène migratoire où le processus é-migratoire est considéré comme un processus social qui se décide et se réalise à l'intérieur d'interactions conflictuelles entre les différentes personnes qui constituent le tissu social des migrants (époux, épouse, enfants, famille élargie, groupe ethnique, culturel, etc).

D'autre part, le processus in-migratoire est considéré comme le résultat de couplage ou de rencontre conflictuelle de systèmes humains (familles

étrangères, famille du pays d'accueil) qui appartiennent à la même espèce biologique mais qui ont très souvent des représentations ou des cartes du monde différentes.

Donc les processus «émigration-in-migration» sont décrits comme des processus systémiques qui sont à la fois des solutions adaptatives à des crises écologiques mais qui génèrent aussi des perturbations qui confrontent chacun et l'ensemble des personnes impliquées à de nouvelles situations de crise.

À la lumière de cette approche, le vécu des migrants et de leurs familles ainsi que leurs difficultés et leurs symptômes deviennent explicables. Cette approche nous permet également de découvrir les réponses à la fois désespérées et créatives des personnes, des familles et des groupes appartenant aux sociétés d'accueil.

NOTES

1. Pour Maturana, «les changements chez les hominidés primitifs qui ont rendu possible l'émergence du langage ont un rapport avec leur histoire d'animaux sociaux, et leurs relations affectives interpersonnelles liées au fait de cueillir et partager leur nourriture. Il y avait dans leur dynamique des activités apparemment contradictoires, celles d'être partie intégrante d'un groupe restreint et, en même temps, de partir et s'éloigner, pour des périodes plus ou moins longues, pour la chasse et la cueillette. Le langage, tel que nous le pratiquons, doit être né dans ces circonstances, comme une sorte de «trofolaxis» linguistique qui permet à chaque membre du groupe d'emmener le groupe avec lui, sans être en contact physique continu» (Maturana et Varela, 1984).
2. Dans les systèmes humains, l'entropie correspond à la quantité d'énergie non disponible pour un travail utile pendant qu'un système est en transformation.

RÉFÉRENCES

- BARUDY, J., 1991, Prévention de la maltraitance, une approche écologique, *Service social dans le monde*, Belgique, n° 1-2, 59-73.
- BARUDY, J., 1992, La violence comme organisatrice de la subjectivité individuelle, familiale et sociale, Paris, *Neuropsychiatrie de l'Enfance*, 40-7, 363-377.
- BARUDY, J., 1989, A programme of mental health for political refugees: dealing with the invisible pain of political exile, *Soc. Sci. Med.*, 28-7, 715-727.
- BARUDY, J., 1987, La valeur thérapeutique de la solidarité et de l'espoir, in *Réfugiés — Les traumatismes de l'exil*, Éd. Brylant, Bruxelles.
- BARUDY, J., 1989, L'utilisation de l'approche systémique lors de thérapies avec des familles de réfugiés politiques, *Thérapie familiale*, Genève, 10, 1, 15-31.
- BARUDY, J., 1981, Integracion critica: meta de una terapia liberadora en el exilio latino-americano, *Asi Buscamos Rehacernos*, Éd. Colat-Celadec, Peru, 225-240.

- BARUDY, J., SERRANO, J., *et al.*, 1982, *El mundo del exiliado politico latino-americano, Psychopatologia de la tortura y el exilio*, Éd. Fundamentos, Barcelona.
- BARUDY, J., VIEYTES, C., 1984, *El dolor invisible de la tortura: nuestras experiencias terapeuticas con ex-prisioneros politicos y sus familias*, Franja Ediciones, COLAT (traduction disponible en français).
- BATESON, G., 1977, *Esquizofrenia y doble vinculo*, Argentina, Éd. Lohlé (titre original: «Steps to an Ecology of mind»).
- BATESON, G., 1970, Form, substance and difference, *General Semantics Bulletin*, n° 37.
- HEIREMAN, M., 1989, *Du côté de chez soi, la thérapie contextuelle d'Ivan Boszormenyi-Nagy*, ESF, Paris.
- MARTENS, J., 1979, De leefwereld van politieke vluchteling, *Kultuurleven*, 4, 327-334.
- MATURANA, H., VARELA, F., 1973, *De maquinas y seres vivos*. Éditorial Universitaria (Chile), Version anglaise: Principles of Biological Autonomy, Elsevier North Holland, 1979.
- MATURANA, H., VARELA, F., 1980, *Autopoiésis and Cognition*, D. Reidel, Boston.
- MATURANA, H., VARELA, F., 1984, *El arbor del conocimiento: las bases biologicas del entendimiento humano*, Éditorial Universitaria. Santiago, Chile.
- MATURANA, H., VARELA, F., 1988, Êtres humains individuels et phénomènes sociaux humains et La biologie du changement, (Première partie), in Auto-référence et thérapie familiale, *Cahiers Critiques de Thérapie Familiale et de Pratiques de Réseaux*, n° 9, Privat, Paris.
- MATURANA, H., VARELA, F., 1986, *El arbol del conocimiento*, Éd. Universitaria, Santiago, Chile.
- MEAD, G., 1934, *Mind Self and Society*, University of Chicago Press, Chicago.
- MINUCHIN, S., 1979, *Familles en thérapie*, Jean-Pierre Delarge, Paris.
- PRIGOGINE, I., NICHOLIS, G., 1982, *La structure dissipative*, Sansoni, Florence.
- VARELA, F., 1988, Les multiples figures de la circularité, *Cahiers Critiques de Thérapie Familiale et de Pratiques de Réseaux*, n° 9, Privat, Paris.
- VARELA, F., 1988, Une approche à l'étude de l'autonomie et de la complexité, in *La révolution des Systèmes*, Del Val Fribourg, Autonomie et Connaissance, Seuil, Paris, 253-268.
- VIEYTES, C., 1983, *La prise en charge psychothérapeutique de réfugiés politiques*, Éd. Colat.

ABSTRACT

Political and economical migration:

A systemic look at the integration process of migrant families

In this paper, the author aims to establish links between the family, the socio-cultural system and migration, a process which represents a signifi-

cant relocation of the space in which one or several living systems evolve. The concepts of family and migration are meshed in order to present explicative models of the operation and the adaptation guidelines of families undergoing migration. The author bases his study on his role as an observer and human being who is striving to make sense of his environment and create a dialogue around a theme that deeply disturbed him in his individual, family and social phenomenology.